

L'amour, l'amour, toujours l'amour

C'est une vieille histoire que j'ai déjà dite ailleurs et mes amis la connaissent, mais aujourd'hui son heure est venue. À l'époque, je faisais mon service militaire dans les Transmissions à Verdun. J'avais choisi les Transmissions parce que la mode était au langage, au signe, à la linguistique : complet malentendu. Verdun : je n'avais pas choisi. J'étais sous-lieutenant ; je commandais une section d'instruction où des recrues faisaient leurs classes. Vint la fin des classes. Avant d'être dispersés dans divers régiments de la région, les soldats avaient droit à une petite fête. Tout cela pour le moral des troupes. Les cadres étaient invités : moi, l'adjudant, le sergent -- ou sergent-chef, je ne sais plus --, et quelques autres. Au cours de la réunion -- on avait sans doute un peu bu déjà --, l'un des soldats dit quelques mots au nom de ses camarades et me tendit un cadeau. C'était pour le moins inattendu. Je débballai. Il s'agissait d'une grande boîte de chocolats avec des couleurs rouges, achetée sans doute dans la pâtisserie la plus proche du quartier, des chocolats bon marché. Mais la marque surtout me sauta aux yeux, c'est la marque qui m'éberlua : « Mon Chéri ». Mes hommes m'aimaient. J'aimais que mes hommes m'aimassent. Il faut dire qu'en ce temps-là la mode était aussi à la psychanalyse. Je commandais une section d'instruction à Verdun et, pendant mes permissions, je commençais une analyse à Paris. Dans ce genre de moments, on a l'inconscient sur la main : je notais mes rêves par exemple. J'improvisai donc quelques mots de remerciement sans savoir résister à une interprétation sauvage et j'associai un commentaire à la marque des chocolats. Je vis leurs visages se fermer, à peu près comme quand j'essayais de leur apprendre à trouver leur chemin à l'aide d'une carte d'état-major et d'une boussole autour de Douaumont. Non, pour eux la marque ne voulait rien dire ; c'étaient les chocolats eux-mêmes qui comptaient, pas l'emballage, pas la marque, de bêtes chocolats avec des cerises à l'intérieur. Aimer, être aimé, qu'on en était apparemment loin. Lorsque le sergent ou sergent-chef leur faisait faire des pompes le matin, gueulant comme un putois, il les encourageait en leur disant d'imaginer qu'une femme était étendue sous eux. Quand même, de l'autre côté de la cloison, j'entendais les recrues d'une autre section, lesquelles n'avaient pas invité leur chef, un vrai, celui-là, d'active : ils chantaient des slogans où le nom de cet officier revenait parmi des épithètes désagréables. Nous, mon adjudant, mon sergent ou sergent-chef et moi, nous vidions des canettes de bière et croquions des chocolats avec nos hommes. Ils nous aimaient. J'aimais cela.

*

Zazie avait envie de devenir institutrice pour faire chier les mômes. Moi, pour finir, je me suis fait professeur pour être aimé. Les deux raisons reviennent sans doute au même. J'enseigne, j'écris : ainsi va la vie. J'écris aussi pour qu'on m'aime. Malheureusement, ça ne se passe pas comme ça. Plus j'écris, me semble-t-il parfois, plus on ne m'aime pas, c'est-à-dire moins on m'aime. Je me mets à écrire un article, j'ai le projet d'un livre, et je suis en même temps retenu, comme par un ange gardien semblable au démon de Socrate, par le pressentiment que je vais encore commettre une gaffe, que cela va une fois de plus faire des histoires, me créer des ennuis, des ennemis, comme si je n'en avais pas assez. Qui aime avoir des ennemis ? J'en parlais récemment à un ami, de cette crainte et aussi de cette fatalité que l'écriture indispose, même la plus médiocre, même pas littéraire, juste académique. « Ne vous en faites pas, s'écria-t-il. Le nombre de

vos ennemis est le nombre de vos victoires. » Je compris que c'était avec cette morale héroïque qu'il s'en tirait, lui, que ses propres convictions étaient confirmées à ses yeux par le fait ou l'idée qu'elles ne plaisaient pas à tout le monde. J'ai rêvé l'autre nuit qu'il avait été nommé ministre. Moi, je sais que chaque acte d'écriture heurtera des gens, inconnus et connus. Je rêve d'être inattaquable, c'est-à-dire infiniment aimable, à cent lieues au-dessus de tout soupçon, pur. C'était plus facile avec les soldats de Verdun. Voyez Saint-Loup, combien il était heureux à Doncières au milieu de ses hommes, et le héros avec lui. *Parmi les hommes* : Mme Verdurin, qui sait comment lui faire plaisir, offre à Charlus un livre portant ce titre (III, 433)¹.

*

Saint-Loup, justement lui, a été l'occasion de la seule vraie brouille que j'ai jamais eue avec un étudiant qui écrivait sa thèse sous ma direction (continuant l'imagerie militaire, j'allais dire sous mes ordres). Il voulait démontrer que le narrateur de la *Recherche du temps perdu* était en fait un homosexuel honteux ; il allait le faire sortir du placard où des critiques pudibonds avaient été trop contents de le laisser à ses cachotteries. Je me rappelle une seule de ses preuves. Lorsque le héros arrive à Doncières vers le début du *Côté de Guermantes* et que Saint-Loup, se rendant compte de son angoisse, l'invite à rester dormir au quartier après avoir obtenu l'autorisation de son capitaine, il n'est pas fait mention d'un second lit qu'on aurait transporté dans la chambre de Saint-Loup. S'il n'est pas fait mention d'un second lit, c'est donc qu'il n'y en a qu'un. S'il n'y a qu'un lit, c'est donc qu'ils couchent ensemble. S'ils couchent ensemble, c'est donc qu'ils font l'amour. Ainsi se résumait en substance la thèse de mon étudiant, interprétant le non-dit comme un mensonge, le silence comme une dissimulation, et transformant la *Recherche* en une autobiographie insincère de son narrateur. Ce qu'on ne peut plus, semble-t-il, dire aujourd'hui de l'auteur du roman, parce qu'il n'est plus très permis de parler de lui dans les termes de la biographie et de la psychologie traditionnelles -- Albertine, par exemple, c'est Agostinelli, le chauffeur-secrétaire de Proust, travesti en jeune fille --, est reversé sur le narrateur, qui n'est pourtant, tel que le voudraient la narratologie et la textualité, qu'un être de papier, l'équivalent d'un sujet grammatical à l'échelle du récit. Que les retrouvailles de Saint-Loup et du héros à Doncières soient de part en part traversées d'un érotisme étincelant, figuré notamment par la danse du beau sous-officier myope et les virevoltes de son monocle autour de sa proie comme dans une parade animale, cela est indubitable, mais rien n'autorise à transposer cette humeur et ce bonheur en actes sexuels clandestins.

*

Le séjour à Doncières fait une étrange parenthèse dans la *Recherche*. Du moins est-ce toujours ainsi que je l'ai lu. C'est un rare moment d'émotion, de paix, quasiment de béatitude, une sorte d'utopie hors de l'espace et du temps. Le héros s'y rend par tactique, pour obtenir de son ami Saint-Loup qu'il s'entremette et l'introduise chez Mme de Guermantes, dont il est tombé follement amoureux depuis qu'il est devenu son voisin. Il repartira après que le coup de téléphone « interurbain » à sa grand-mère aura provoqué en lui une insondable nostalgie. Entre le deux, cependant, la duchesse et la grand-mère à peu près oubliées, s'étend une époque heureuse, comme une lune de miel, un grand amour, oui, mais dont tout le prix est de n'être pas consommé, de n'être pas en vérité

¹ Je cite l'édition d'*À la recherche du temps perdu* par J.-Y. Tadié et alii, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 4 vol., 1987-1989.

consommable. Dans l'érotisme ambiant à Doncières, auprès du feu dans la chambre de Saint-Loup au quartier, autour de la table d'hôte où le sous-officier et ses camarades ont pris pension, règnent une chaleur et une douceur tout à fait exceptionnelles dans la *Recherche*. Saint-Loup lui-même, comme à Balbec déjà, est l'objet aimé par excellence, « aimé et populaire » (II, 391), le « plus populaire des gradés du régiment » (II, 393). Toutes les attentions convergent vers lui : celle du capitaine et celles des soldats, anciens et bleus compris, sans compter les sous-officiers ses compagnons, les bourgeois et les nobles mêlés. Saint-Loup trône au milieu d'eux comme une chose sexuelle universellement désirable -- on appelle cela son « chic » --, beaucoup plus nettement encore qu'à Balbec en raison du cadre militaire et masculin. Comble de la prévenance : dans ce milieu intensément anti-dreyfusard, on se tait devant lui par égard pour ses opinions. Entre hommes, au quartier, autour de la table d'hôte, on respire une félicité, une insouciance inentamée, comme nulle part ailleurs dans le roman, y compris à Combray, dans un espace protégé du monde. Dès son arrivée, le héros est frappé par « cette atmosphère de tranquillité, de vigilance et de gaieté » dans laquelle baigne « cette grande communauté qu'est une caserne » (II, 377).

*

Que le héros de la *Recherche* ait aimé son ami Saint-Loup, aucun doute. Doncières est une sorte de thébaïde ou plutôt de Thélème, une communauté virile comme les plus grands romans français de ce siècle en exhibent, depuis Céline dans *Casse-pipe* jusqu'à Genet un peu partout, avec toute l'ambivalence qui s'attache à cette expérience de l'armée dont la plupart des hommes partagent le souvenir. Proust, comme tant d'autres qui ont plus de mal à l'avouer, s'est manifestement plu à Orléans, pendant son année de service militaire. Il s'agit d'un lieu clos, la ville de garnison, le quartier, la chambrée. Le monde est au-dehors ; les femmes notamment sont à la porte. Les femmes sont tenues à l'écart mais chaque homme -- c'est la règle -- a la sienne, absente. Le héros se trouve là par suite d'un détour, d'une ruse pour se rapprocher de Mme de Guermantes. Saint-Loup est séparé de Rachel, sa maîtresse, qui lui rend parfois visite entre deux trains, sans qu'on la voie, et qui le fait souffrir par son silence, un silence comparé à celui qui torture un prisonnier (II, 420-421). La caserne, comme la prison -- songeons encore à Genet --, est à la fois lieu de privation et de plaisir. Mme de Guermantes, Rachel sont ainsi délaissées le temps de cette complicité masculine :

Je me sentais séparé non seulement de la grande nuit glacée [...] mais aussi de toutes les préoccupations extérieures, presque du souvenir de Mme de Guermantes, par la bonté de Saint-Loup à laquelle celle de ses amis qui s'y ajoutait donnait comme plus d'épaisseur (II, 416).

Si la sensualité peut s'exprimer entre hommes avec autant de liberté et même d'euphorie à Doncières, c'est bien en vertu d'un consensus ou d'une prémisse qui veut que cet abri du monde soit momentané, qui postule un dehors -- d'où toute cette réflexion sur le silence comme « clôture immatérielle » parfois traversée par une lettre (II, 421) --, et qui exclut que le désir circule entre les hommes. Ainsi, auprès de Saint-Loup, le héros s'attache également à l'un de ses camarades, avec lequel il a des apartés :

séparés, protégés des autres par les voiles magnifiques d'une de ces sympathies entre hommes qui, lorsqu'elles n'ont pas d'attrait physique à leur base, sont les seules qui soient tout à fait mystérieuses (II, 403).

Il arrive même que Saint-Loup s'exprime littéralement comme un rival amoureux :

« Je suis jaloux, je suis furieux », me dit Saint-Loup, moitié en riant, moitié sérieusement, faisant allusion aux interminables conversations à part que j'avais avec son ami. « Est-ce que vous le trouvez plus intelligent que moi ? Est-ce que vous l'aimez mieux que moi ? Alors, comme ça, il n'y en a plus que pour lui ? » (II, 417)

La phraséologie de la liaison amoureuse est parodiée dans le détail. Saint-Loup s'adresse au héros comme s'il parlait à Rachel ; il accuse le héros de le tromper avec l'ami qu'il lui a présenté, de lui voler son ami. Mais le ton -- « moitié en riant, moitié sérieusement » -- ne permet pas de décider le degré d'adhésion de Saint-Loup à ses propos. Pour désamorcer toute ambiguïté -- c'est plus de mille pages plus loin que le héros (et le lecteur) apprendront la vraie nature de Saint-Loup --, le narrateur ajoute d'ailleurs aussitôt une longue parenthèse explicative :

(Les hommes qui aiment énormément une femme, qui vivent dans une société d'hommes à femmes se permettent des plaisanteries que d'autres qui y verraient moins d'innocence n'oseraient pas.) (II, 417)

C'est ici, bien sûr, qu'on a envie de parler d'une supercherie de la part du narrateur de la *Recherche*, et aussi de son auteur. Ils nous mènent en bateau puisqu'ils savent tous deux, si le héros, lui, peut encore s'aveugler, que Saint-Loup n'aime pas exclusivement les femmes. Autrement dit, désamorcer l'équivoque de la tirade amoureuse de Saint-Loup par une sentence générale sur le comportement des hommes à femmes entre eux ne peut être le fait que du héros, mais ni du narrateur, ni de l'auteur. Or ni l'un ni l'autre ne marquent ici de distance. En tout cas, le marivaudage de Saint-Loup et du héros se trouve ainsi justifié comme une forme de la familiarité ou même de l'érotisme régnant en toute légitimité dans une petite société d'hommes à femmes : c'est l'*Histoire des Treize* ou *Les Trois Mousquetaires*. Entre hommes à femmes, c'est-à-dire supposément le contraire même de ces hommes-femmes dont le héros découvrira l'existence dans *Sodome et Gomorrhe*, c'est là qu'il y a amour heureux, en l'absence des femmes, dans un badinage gracieux et innocent, entre soi.

*

L'amour de Saint-Loup et du héros est le grand amour de la *Recherche*. Pensons à l'amour de Swann pour Odette ou à l'amour du héros pour Albertine, ou même à toute la série des flirts du héros : Gilberte, Mme de Guermantes, Mlle de Stermaia. Dans ces cas, il y a toujours un enjeu -- la possession -- qui interdit l'effusion de coeur que Saint-Loup, « moitié en riant, moitié sérieusement », peut exprimer en toute simplicité et légèreté sous prétexte de cordialité virile. Même la grand-mère n'existe plus pendant le séjour à Doncières. C'est Saint-Loup qui lui écrit et organise le rendez-vous téléphonique, peut-être -- qui sait -- pour se débarrasser du héros, lequel est venu pour une nuit mais prolonge indéfiniment sa villégiature, un peu comme Hans Castorp dans *La Montagne magique* : il y a un côté sanatorium de la caserne, c'est-à-dire une temporalité différente de celle du monde réel, une temporalité propice à l'énamoration furtive, au bien-être anesthésiant. Lorsque le héros revint de la poste après le téléphonage avec sa grand-mère, Saint-Loup sut aussitôt que « le lendemain il ne me retrouverait pas », alors même que le héros cherche encore à leur cacher, à lui et à ses amis, que « [s]on coeur n'était plus avec eux » (II, 435). Sans le coup de téléphone monté par Saint-Loup, le héros n'aurait peut-être pas plus quitté Doncières que Hans Castorp sa montagne magique pendant des

années, une éternité. Doncières a cet aspect enchanté, ni temps perdu, ni temps retrouvé, mais temps arrêté, temps de la ferveur et du ravissement. Le coup de téléphone intervient comme un violent rappel à l'ordre, à la réalité, au temps du monde.

*

Les autres amours de la *Recherche* sont en principe et par définition échoués, finis avant d'avoir commencé, condamnés à se répéter à l'infini, lequel est la véritable prison, le silence que les êtres aimés opposent à ceux qui les aiment. Odette, Albertine sont les êtres de fuite par excellence, ces passantes qui traversent la littérature depuis Baudelaire et qu'on n'en finit pas de manquer. Le héros n'a pas encore fait la connaissance d'Albertine, il vient seulement d'apprendre son nom par Elstir, et déjà, quittant le mystère, elle a perdu l'aura qui accompagnait sa première apparition ; elle est déjà perdue car elle n'est plus la même :

quoï que puisse m'assurer le calcul des probabilités, cette jeune fille aux grosses joues qui me regarda si hardiment au coin de la petite rue et de la plage et par qui je crois que j'aurais pu être aimé, au sens strict du mot revoir, je ne l'ai jamais revue (II, 202).

L'Albertine de la cristallisation, celle par qui le héros « aurai[t] pu être aimé », est morte dans le moment même où elle acquiert un nom et une identité. Seule une silhouette anonyme, passant rapidement en bicyclette sur la digue, pourrait rendre l'amour. Le héros désire être aimé, mais, en somme, dès qu'il s'approche de l'être aimé, l'amour devient de plus en plus cet exercice subjectif sans rapport avec la réalité extérieure que nous avons déjà vu à l'oeuvre avec Swann et Gilberte, et dont le narrateur nous rappelle la triste théorie au moment même où il apprend qui est Albertine :

j'avais reconnu [mon amour pour Gilberte] pour un état intérieur où je tirais de moi seul la qualité particulière, le caractère spécial de l'être que j'aimais, tout ce qui le rendait indispensable à mon bonheur (II, 202).

D'emblée, aimer interdit d'être aimé. Aimer, c'est se souvenir de quelque chose qui n'est plus, d'une apparition fugitive, Odette en Zéphora, Gilberte à Tansonville une bêche à la main, Albertine en polo noir de cycliste. C'est l'envers de la temporalité suspendue du sanatorium ou de la caserne : l'être de fuite, la passante est toujours déjà passée. Aimer et être aimé ne se rencontrent jamais hors de la petite société des hommes à femmes.

Ainsi, dès qu'il connaît le nom d'Albertine, avant même de lui avoir parlé, le héros sait qu'elle est perdue pour lui parce qu'il l'aime, et qu'il devra lui cacher qu'il l'aime pour obtenir hypocritement un peu de son amour. À la fin de *Sodome et Gomorrhe*, il lui ment, invente le projet d'un mariage avec une autre femme, laquelle l'aime et qu'il repousse, pour être aimé d'Albertine :

Malgré moi, toujours poursuivi dans ma jalousie par le souvenir des relations de Saint-Loup avec « Rachel quand du Seigneur » et de Swann avec Odette, j'étais trop porté à croire que du moment que j'aimais, je ne pouvais pas être aimé et que l'intérêt seul pouvait attacher à moi une femme (III, 508).

Tactique désastreuse que le narrateur rappelle, dans *Albertine disparue*, aussitôt après le départ de la jeune fille : « j'avais dit autrefois à Albertine : 'Je ne vous aime pas', pour qu'elle m'aimât (IV, 39). »

*

Nombreux sont dans la *Recherche* les passages insistant sur l'incompatibilité essentielle de ces deux verbes : *aimer* et *être aimé*. Cette exclusion est même présentée

comme une loi. Les mésaventures de Swann et d'Odette, de Saint-Loup et de Rachel, du héros et de Gilberte ou Albertine, ne sont autres que des instances confirmant une vérité d'apparence universelle. Parfois elle est illustrée de manière burlesque mais la tragédie n'est jamais loin. Ainsi quand Charlus se méprend sur la nature du docteur Cottard, qui lui fait de l'oeil sous son lorgnon :

Aussitôt il témoigna au professeur la dureté des invertis, aussi méprisants pour ceux à qui ils plaisent qu'ardemment empressés auprès de ceux qui leur plaisent. Sans doute, bien que chacun parle mensongèrement de la douceur, toujours refusée par le destin, d'être aimé, c'est une loi générale et dont l'empire est bien loin de s'étendre sur les seuls Charlus, que l'être que nous n'aimons pas et qui nous aime nous paraisse insupportable (III, 310-311).

Il y a du comique troupier dans le jeu de scène entre Cottard et Charlus. Mais le malheur est que nous ne plaisons jamais à ceux qui nous plaisent, qu'aimer et être aimé ne se conjuguent jamais : « ce bonheur-là, estime Charlus, hélas, la vie est si mal arrangée qu'on le goûte bien rarement » (II, 122). Deux lois générales s'entremêlent en fait dans le commentaire du narrateur. Premièrement, ou lemme : la douceur d'être aimé de ceux que nous aimons nous est toujours refusée par le destin. Deuxièmement, ou corollaire : nous ne supportons pas ceux qui nous aiment, et que, par définition, nous n'aimons pas. Mais le lemme ou l'axiome est si généralement admis dans la *Recherche* qu'il n'est pas besoin de l'énoncer plus qu'à moitié : « douceur, toujours refusée par le destin, d'être aimé » *de qui nous aimons*. L'ellipse de l'agent en dit long sur le pessimisme complice et définitif que le narrateur exige du lecteur.

*

Au bout de la *Recherche*, au moment de se mettre à l'oeuvre, le narrateur illustre une réflexion sur les « célibataires de l'art », ces impuissants qui vivent la littérature par procuration, fût-ce dans « la belle pensée d'un maître », par un exemple assez inattendu et dilatoire :

Si tel homme a tout fait pour être aimé d'une femme qui n'eût pu que le rendre malheureux, mais n'a même pas réussi, malgré ses efforts redoublés pendant des années, à obtenir un rendez-vous de cette femme, au lieu de chercher à exprimer ses souffrances et le péril auquel il a échappé, il relit sans cesse, en mettant sous elle « un million de mots » et les souvenirs les plus émouvants de sa propre vie, cette pensée de La Bruyère : « Les hommes souvent veulent aimer et ne sauraient y réussir, ils cherchent leur défaite sans pouvoir la rencontrer, et, si j'ose ainsi parler, ils sont contraints de demeurer libres. » (IV, 473)

C'est l'amour de Swann pour une femme « qui n'était pas [s]on genre » (I, 375), et puis tous ceux du héros, qui sont ainsi récapitulés dans une sentence de La Bruyère, encore une loi générale, un axiome. Mais sans doute Swann est-il l'amateur idolâtre qui ne crée rien à partir de ses souffrances et des « souvenirs les plus émouvants de sa propre vie », tandis que le héros de la *Recherche* deviendra l'auteur d'un roman où sa vie, ses amours ratés seront rachetés. Le propos est si dense que le lecteur doit s'arrêter, s'interrogeant sur la portée de cette digression. Pourtant, c'est encore une parenthèse, un commentaire dans le commentaire, qui me paraît le plus topique :

Que ce soit ce sens ou non qu'ait eu cette pensée pour celui qui l'écrivit (pour qu'elle l'eût, et ce serait plus beau, il faudrait « être aimés » au lieu d' »aimer »), il est

certain qu'en lui ce lettré sensible la vivifie, [...] mais il n'y a malgré tout rien ajouté, et il reste seulement la pensée de La Bruyère (IV, 473).

La leçon immédiate est qu'en se racontant à lui-même sa vie sous une phrase de La Bruyère, l'homme en question n'est rien qu'un « célibataire de l'art », mais le plus intéressant est peut-être, sortant déjà du célibat de l'art, la substitution d'*être aimé* à *aimer*, et la transformation de la maxime moraliste en vérité proustienne implicite : « Les hommes souvent veulent être aimés et ne sauraient y réussir. »

*

Aimer, être aimé : les deux verbes ne se rejoignent donc jamais, ou presque jamais, dans la *Recherche*. Avec Saint-Loup lui-même, l'idylle de Doncières est unique et isolée. À Balbec, avant de le connaître, le héros désirait être aimé de lui : « déjà je me figurais qu'il allait se prendre de sympathie pour moi, que je serais son ami préféré » (II, 87). Mais dès qu'il a fait la connaissance de Saint-Loup, une fois qu'il est aimé de lui -- « je me disais que j'avais un bon ami, qu'un bon ami est une chose rare » (II, 95) --, aussitôt il n'en veut plus, se sent aliéné par cette amitié, se rebelle, car aimer *et* être aimé, cela rend paresseux : « j'éprouvais une sorte de remords, de regret, de fatigue de ne pas être resté seul et prêt enfin à travailler » (II, 95). Pour une fois, le héros est l'objet aimé, et comme tous les objets aimés de la *Recherche*, il cherche à s'évader.

*

Après le départ et la mort d'Albertine, le héros se sent coupable de la mort de la jeune fille parce qu'il en tire profit. En effet, il souffre ; il souffre même plus que quand elle vivait. Or la souffrance, non pas le bonheur ou le bien-être, est indispensable à la recherche de la vérité. Si l'on ne souffrait pas, on ne voudrait pas savoir. Le deuil est un aiguillon plus puissant que la jalousie. Albertine morte, le héros se tient donc plus près de la vérité qu'Albertine vivante.

Dans ces moments-là, rapprochant la mort de ma grand-mère et celle d'Albertine, il me semblait que ma vie était souillée d'un double assassinat et que seule la lâcheté du monde pouvait me pardonner (IV, 78).

Aimer, c'est souffrir. La jalousie et le deuil provoquent une quête qui n'aurait pas lieu sans eux. L'amour n'est profitable que dans la mesure où il n'est pas récompensé et que la souffrance donne l'énergie d'une difficile recherche de la vérité. Or aucun amour n'est récompensé. Mais celui qui aime est alors coupable, puisque la jalousie et le deuil lui permettent de dépasser sa médiocrité et de toucher aux portes du savoir, ce dont il n'aurait pas l'occasion s'il était aimé, si l'autre lui rendait son amour ou lui survivait. Le narrateur poursuit ainsi, sans lien évident :

J'avais rêvé d'être compris d'Albertine, de ne pas être méconnu par elle, [...]. On désire être compris parce qu'on désire être aimé, et on désire être aimé parce qu'on aime (IV, 78).

Aimer être aimé, désirer être aimé, est-ce donc désirer être compris, désirer être reconnu ? C'est à force d'avoir désiré être aimé que le héros a tué sa grand-mère et Albertine.

*

Grande vérité proustienne : l'amour n'est productif que si l'on en souffre. Alors la petite société des hommes à femmes, ce monde radieux où l'amour respandit, où l'on aime et l'on est aimé, cette effusion de cœur, elle, n'a rien de profitable, elle est au contraire néfaste. Le bonheur, si l'on veut, n'a pas de vertu heuristique : il ne force pas à

chercher ; au contraire, il endort, il anesthésie la volonté de savoir. Le héros s'abandonne à Doncières. Il y resterait toujours, comme Hans Castorp en haut de la montagne. Il faut s'arracher à l'amour en miroir pour désirer savoir. C'est là le sens des terribles tirades de la *Recherche* contre l'amitié. Proust se moque des couples d'amis célèbres comme Oreste et Pylade, Montaigne et La Boétie. Ce modèle amoureux qui unit Saint-Loup et le héros - « parce que c'était lui, parce que c'était moi » --, est mauvais, au sens où il repose sur une compréhension réussie, sur une entente fatale. À Balbec, avant même de faire la connaissance d'Albertine, le héros bafoue Saint-Loup soi-disant au nom de la solitude. L'amour pour Albertine n'a pas encore déclaré mais il est pour ainsi dire déjà vécu comme une solitude jugée bien préférable à l'amitié et à la conversation : l'épisode de Doncières a donc tout d'une rechute. Aimer *et* être aimé, c'est la conversation, au sens où la Sainte Famille se dit en italien *la sacra conversazione*. C'est une page extraordinaire que celle des *Jeunes filles en fleurs* contre l'amitié, contre la conversation, contre *aimer et être aimé*. Le héros, comme Swann, prétend vouloir être aimé, mais il renonce, pour passer du temps avec les jeunes filles, aux permissions de Saint-Loup. Il ment à Saint-Loup -- comme Odette à Swann, comme Albertine à lui-même -- pour éviter ses visites. Il est dans ce cas, lui-même, l'être de fuite :

Et pourtant je n'avais peut-être pas tort de sacrifier les plaisirs non seulement de la mondanité, mais de l'amitié, [...]. Les êtres qui en ont la possibilité -- il est vrai que ce sont les artistes et j'étais convaincu depuis longtemps que je ne le serais jamais -- ont aussi le devoir de vivre pour eux-mêmes ; or l'amitié leur est une dispense de ce devoir, une abdication de soi (II, 260).

Le héros sacrifie Saint-Loup aux jeunes filles, l'amitié et les conversations avec lui pour les jeux de société -- des furets, des devinettes -- avec elles. Omettant plusieurs étapes, il a néanmoins le toupet -- à moins qu'un don de seconde vue ne lui fasse déjà anticiper les souffrances qu'Albertine lui apportera -- de prétendre qu'il fait le choix de la société des jeunes filles au nom de la solitude, de l'art, pour lui-même.

La conversation même qui est le mode d'expression de l'amitié est une divagation superficielle, qui ne nous donne rien à acquérir. Nous pouvons causer pendant toute une vie sans rien dire que répéter indéfiniment le vide d'une minute (II, 260).

On retrouve ici l'idée d'une autre temporalité, infinie ou plutôt indéfinie, celle du mauvais infini dans l'éternel retour du même, qui caractériserait l'effusion amoureuse, comme dans les soirées de Doncières : le vide d'une minute indéfiniment répété. L'amitié est un divertissement, au sens de Pascal, car elle détourne de soi et de la recherche de vérité, alors que l'amour, par nécessité malheureux, y renvoie. La vie auprès de Saint-Loup est donc une illusion :

Je me mentais à moi-même, j'interrompais la croissance dans le sens selon lequel je pouvais en effet véritablement grandir et être heureux, quand je me félicitais d'être aimé, admiré, par un être aussi bon, aussi intelligent, aussi recherché que Saint-Loup (II, 260-261).

La solitude provoque une recherche en profondeur de la vérité. Or l'amour condamne à la solitude. L'amitié et la conversation donnent lieu à une expansion superficielle du vide. Choisir Saint-Loup, aimer être aimé, c'est se sacrifier soi-même. Choisir les jeunes filles, leur sacrifier Saint-Loup, c'est choisir la solitude fertile, aimer sans être aimé. L'alternative ne saurait être plus décisive : aimer être aimé, c'est se sacrifier ; aimer tout court, sans retour possible, c'est se retrouver. Bien avant de se

rendre à Doncières auprès de Saint-Loup, dès leur rencontre à Balbec, le héros avait perçu le danger de leur liaison. Avec Saint-Loup, il est lui-même l'être de fuite, se rebellant contre l'amour, refusant d'être aimé, recourant au mensonge pour s'échapper.

*

Les lecteurs de la *Recherche*, volontiers sentimentaux -- ou honteux de s'être laissés prendre au piège de l'homosexualité alors qu'ils avaient cru s'éprendre platoniquement du jeune homme --, se sont souvent offusqués de la manière dont Saint-Loup était traité par Proust. La révélation subite de sa vraie sexualité, à la fin d'*Albertine disparue*, souille rétrospectivement la mémoire du personnage en forçant à réinterpréter l'ensemble de ses gestes passés, comme la raclée donnée à un inconnu qui lui avait fait des propositions avenue Gabriel (II, 480). Toute la vie de Saint-Loup doit alors être passée en revue par le héros, ainsi que par le lecteur, à la lumière de son secret sexuel, et le héros lui-même en pleure. Les critiques n'ont souvent pas voulu croire à cette péripétie ou l'ont jugée invraisemblable. N'y aurait-il pas là, cependant, une variante, ou une transposition au niveau de l'écriture, de cette irrésistible pulsion à bafouer ce qu'on aime, souvent illustrée dans la *Recherche*, en particulier dans le thème des mères profanées ? Si la mémoire de Saint-Loup doit être outragée, n'est-ce pas à raison de l'amour qu'il a porté au héros, et que le héros lui a porté, avant même de le connaître, consentant parfois presque à être aimé de lui, comme à Doncières ? Le narrateur reconnaît l'existence de cet amour mais il le juge différent des autres : « il m'aimait profondément, il agissait à mon égard presque comme s'il était mon frère ; mon frère, il l'avait été, il l'était redevenu » (II, 474). L'amour fraternel est un modèle possible de l'affection entre hommes à femmes. À Doncières, le narrateur compare également la tendresse de Saint-Loup à l'amour maternel : « La mère d'une débutante ne suspend pas davantage son attention aux répliques de sa fille (II, 402). » Mère, frère : le narrateur ne saura jamais avec certitude si Saint-Loup était déjà « comme ça » quand il l'avait rencontré à Balbec ou qu'il lui avait rendu visite à Doncières (IV, 266), mais il croit que non, parce qu'une affection comme la leur, pense-t-il de manière un peu circulaire, n'était possible qu'entre hommes à femmes :

j'étais persuadé [...] qu'alors il aimait encore uniquement les femmes. À plus qu'à aucun autre signe, je pus le discerner rétrospectivement à l'amitié que Saint-Loup m'avait témoignée à Balbec. Ce n'est que tant qu'il aima les femmes qu'il fut vraiment capable d'amitié (IV, 261).

Voici revenir encore ce *topos* commode des « camaraderies masculines pour les hommes qui aiment les femmes » (IV, 276), ces associations viriles fondées sur l'amitié, à laquelle le héros cependant ne croit pas ou contre laquelle il s'insurge, car il l'identifie à une perte de soi. Il n'en maintient pas moins contre vents et marées :

son affection pour moi, sa manière tendre, sentimentale de l'exprimer [...], signifiait alors tout autre chose, même tout le contraire, de ce que j'apprenais aujourd'hui (IV, 265-266).

L'affection, ou l'amour, de Saint-Loup pour le héros, cette camaraderie supposée entre hommes à femmes dont, sauf à Doncières, dans la chaleur du quartier, le héros refuse la complaisance par une exigence heuristique qui le fait aimer toujours ailleurs que là où il saurait être aimé, est présentée comme « le contraire » même de la pédérastie. Saint-Loup, en somme, ne pouvait pas être pédéraste puisqu'il aimait le héros. C'est ou l'un ou l'autre, car, ajoute le narrateur pour colmater les brèches du raisonnement, « les

hommes depuis qu'ils étaient devenus susceptibles de lui donner des désirs, ne pouva[ie]nt plus lui inspirer d'amitié » (IV, 264). Telle est du moins la fable que le narrateur nous demande d'accepter et qui le sauve de s'être jamais abusé sur le compte de son ami. Pourtant, si l'on songe au destin non seulement de Saint-Loup, dont, avant toute chose, avant de le rencontrer, « on savait combien il était viril et qu'il aimait passionnément les femmes » (II, 89), mais de Charlus, dans sa jeunesse membre éminent des « trois Grâces », une petite société d'amis partageant une garçonnière où ils amenaient quotidiennement des femmes (II, 109), ou encore de l'ami de Saint-Loup, probablement doute ce sous-officier avec lequel le héros s'isolait à Doncières, qui entretiendra plus tard lui aussi Morel (IV, 534), comment admettre que l'amitié entre hommes exclue aussi simplement le désir et prendre pour parole d'évangile l'affirmation par le héros de sa résistance à l'amitié au nom de sa volonté de savoir ? Les révélations sur Charlus et Saint-Loup donnent au moins une idée de la mécanique inconsciente des petites sociétés d'hommes à femmes, où l'on aime et l'on est aimé : ce sont des espaces intensément chargés d'érotisme. Mais l'une des conséquences avantageuses de l'identification de l'homosexualité ou de l'inversion à un *type*, l'homme-femme, selon la théorie exposée dans *Sodome et Gomorrhe I* et conforme aux nosographies médicales de la fin du XIXe siècle, est de libérer les *actes*, d'innocenter les *comportements* entre hommes qui n'appartiennent pas au type de l'homme-femme, entre hommes à femmes, comme le héros et Saint-Loup au temps de Balbec et de Doncières.

*

Pas d'amour possible, de conjugaison entre *aimer* et *être aimé*, semble-t-il, hors d'une petite société d'hommes à femmes, hors de l'*Histoire des Treize* ou des *Trois Mousquetaires*, hors d'une communauté où le désir pour le même sexe est dénié ou sublimé. Que dire cependant de la camaraderie entre femmes qui aiment les hommes ? Comme la camaraderie des hommes, la camaraderie des femmes rend-elle l'amour possible ? La *Recherche* ne nous fait pas pénétrer au milieu d'elles. Même s'il n'y a pas de type lesbien -- la femme hommase, Mme de Vaugoubert, est la femme de l'homme-femme --, les comportements d'Albertine et d'Andrée sont d'emblée suspects au yeux du héros, bien plus prompt à pressentir un désir pour le même sexe entre les femmes qu'entre les hommes, qu'il persiste à séparer en deux types même si Saint-Loup et Morel semblent passer très aisément d'un comportement à l'autre. Non, la petite bande des jeunes filles en fleurs n'est pas une cour d'amour comme la garnison de Doncières. Mais c'est là laisser de côté l'autre grand modèle amoureux dans la *Recherche*, un amour dont le héros est cette fois exclu quoi qu'il fasse : l'amour entre sa mère et sa grand-mère, l'amour entre une mère et sa fille. M. de Charlus fait la conquête de la grand-mère, à Balbec, en lui parlant avec sensibilité de Mme de Sévigné et de Mme de Grignan, citant La Bruyère : « Etre près des gens qu'on aime, leur parler, ne leur parler point, tout est égal », ou parlant par lui-même : « L'important dans la vie n'est pas ce qu'on aime, c'est d'aimer » (II, 122). La mère et la grand-mère sont liées par les lettres de Mme de Sévigné. Quand la grand-mère meurt, la mère reprend à son compte les lettres, qu'elle cite souvent au héros, mais ce n'est pas la même chose, et Charlus n'a jamais été dupe : « Mais on s'en fiche bien de sa vieille grand-mère, hein ? petite fripouille (II, 126) ! »

*

»Aimant l'amour. » À la souffrance proustienne de l'amour, ce pessimisme qui fait de tout objet aimé une passante irréparable, il serait tentant d'opposer « La dame de

carreau », selon le titre d'un poème d'Éluard, cette créature tout aussi baudelairienne qui fut l'inspiratrice de la poésie surréaliste avide d'amour en miroir. *Aimer, être aimé* : ici, c'est tout un. « Aimant l'amour. En vérité la lumière m'éblouit². » Les femmes sont toutes des passantes mais toutes les femmes sont le même amour. Dans le miroir, c'est l'autre qui s'abolit :

Et c'est toujours le même aveu, la même jeunesse, les mêmes yeux purs, le même geste ingénu de ses bras autour de mon cou, la même caresse, la même révélation.

Mais ce n'est jamais la même femme.

Les cartes ont dit que je la rencontrerai dans la vie, *mais sans la reconnaître*.

Aimant l'amour.

Toutes les femmes sont la femme, une succession de créatures qui préparent l'amour fou, comme, dans *Nadja*, l'héroïne s'évanouit à la fin de l'aventure, se retire, s'efface -- ou est effacée -- et cède la place à l'incarnation suivante de la Femme et de l'Amour. Nadja est anéantie par le récit ; chaque femme n'est qu'une étape vers la suivante, vers « le mystérieux, l'improbable, l'unique, le confondant et l'indubitable amour -- tel enfin qu'il ne peut être qu'à toute épreuve »³. Peu de pages de la littérature me semblent aussi cruelles que l'épilogue de *Nadja*, où cette femme est transformée en offrande propitiatoire, réduite à une « figure de mon pressentiment » sur le chemin de *L'Amour fou*⁴. M'identifiant à la victime -- dans l'amour, comme on sait, il y a toujours une victime et un bourreau --, je n'aimerais pas être la femme à qui un homme dirait non sans satisfaction de lui-même : « Je t'aime, aimant l'amour. » J'aurais l'impression d'une erreur sur la personne. Pour moi, ce n'est pas mieux que Saint-Loup, chez qui le narrateur nous dit que « ce qui était le plus déplaisant » à ses yeux, une fois que son homosexualité lui fut connue, « était encore l'amour-propre, car il était flatté d'être aimé de Gilberte, [...] sans oser dire que c'était Charlie qu'il aimait » (IV, 281). Ce qui est déplaisant, ou même abject, c'est la confusion des sentiments, l'amour-propre qui masque, assujettit l'être aimé :

Les cartes ont dit que je la rencontrerai dans la vie, *mais sans la reconnaître*.

Aimant l'amour.

*

Depuis des années, jamais je n'avais repensé aux chocolats « Mon Chéri ». Il a fallu que les étudiants me demandent de dire quelques mots à leur fête de fin d'année. C'est quand on doit parler pour ne rien dire, tout juste pour représenter une euphorie grégaire, pour donner corps à une demande d'amour, comme au régiment, de cette sorte d'amour douteux qui rend les institutions prospères, c'est alors qu'on voudrait pouvoir s'écrier comme Saint-Loup, qui s'y connaissait en amour sous toutes ses formes : « Car pour l'amour, vois-tu, c'est une bonne blague, j'en suis bien revenu (III, 94). » Cette dispute avec l'étudiant qui voulait démasquer les pratiques homosexuelles du narrateur de la *Recherche* était elle aussi sortie depuis longtemps de mon esprit. Imaginer que Saint-Loup et le narrateur couchaient ensemble réellement entre deux phrases du *Côté de Guermantes*, dans l'intervalle silencieux d'un dîner arrosé de champagne et d'un réveil au quartier (II, 380), cela me parlait moins du texte que du lecteur qui en donnait cette

² Paul Eluard, « La dame de carreau », *La Révolution surréaliste*, n° 5, 15 octobre 1925, repris dans *Les Dessous d'une vie*, 1926, et *Donner à voir*, 1939.

³ André Breton, *Nadja*, Paris, Gallimard, « Folio », p. 159.

⁴ *Ibid.*, p. 186.

interprétation. Pourtant, j'avais eu honte de me retrouver, en face de lui, solidaire de toute cette critique qu'il appelait « homophobe » parce qu'elle déniait l'homosexualité du narrateur, et les hontes reviennent toujours, comme des plaies non cicatrisées, à l'occasion d'autres hontes. Or, comme la plupart des lecteurs de la *Recherche*, je suppose, j'ai été amoureux de Saint-Loup et séduit par son « chic » érotique la première fois que j'ai lu *Le Côté de Guermantes*, sans me rendre compte de quoi il retournait. C'était justement dans une communauté de supposés futurs hommes à femmes, car j'étais élève au Prytanée militaire. Doncières ressemblait à La Flèche. Il y avait toujours parmi nous un Saint-Loup qui traînait tous les coeurs après soi. Cette année-là, c'était un bizuth qui se nommait Decaix et qu'on avait appelé Tickson -- parce que « ticket de quai » -- avant même de savoir -- *nomen, omen* -- qu'auprès de nous tous il aurait le ticket. Il m'avait offert son amitié, que j'avais prudemment refusée : « C'est une bonne blague, j'en suis bien revenu », m'étais-je dit, imitant en secret le roman que j'étais en train de lire.

*

P.S. Auprès de la camaraderie des hommes à femmes et de la confiance entre une mère et sa fille, j'allais oublier qu'il y a un troisième amour heureux dans la *Recherche*, le plus improbable de tous, justement : c'est celui de Charlus et de Jupien, depuis leur coup de foudre mémorable dans la cour de l'hôtel de Guermantes jusqu'au *Temps retrouvé*. Peut-être est-ce parce que Jupien se fait d'emblée peu d'illusions. « Je vois que vous avez un coeur d'artichaut » (III, 11) : voici pratiquement ses premiers mots au baron. Or, *coeur d'artichaut* est une des plus belles métaphores de la langue française ; c'est même la catachrèse de l'inconstance : avoir un coeur d'artichaut, ce n'est pas n'avoir pas de coeur, au contraire c'est en avoir trop, en avoir à revendre, c'est avoir un coeur volage ou prodigue, un coeur que l'on effeuille, comme la marguerite, sans en atteindre jamais le coeur, ou que l'on arrache avec chaque feuille. Comme on est loin de cette vilaine image de Montherlant, toute dénuée d'amour et de tendresse : « Il ouvrit la femme, comme on ouvre un artichaut dont on veut dégager le coeur, et il la connut⁵. » Évidemment sans plaisir ni générosité, sans aimer ni être aimé, comme un viol. Mais aimer aimer et aimer être aimé, dans l'abondance des miroirs en enfilade, n'est-ce pas avoir un coeur d'artichaut, un coeur nombreux, un coeur innombrable ? Jupien ne s'en fait pas et il a raison : « Vous en avez un gros pétard ! », poursuit-il sans transition (III, 12), se souvenant sans doute obscurément que le coeur, ou le fond, se dit aussi le *cul d'artichaut*. Et le factotum restera indéfectiblement fidèle au baron, qu'il promènera aux Champs-Élysées lorsqu'il sera devenu invalide, bien après que tous les autres amours de la *Recherche* auront été trahis. Nul ne savait mieux que M. de Charlus, qui en avertissait le héros lors de leur première rencontre à Balbec, combien une « tendresse payée de retour » est une chose rare : « Il y en a tant dont ne peut pas dire cela ! » (I, 124).

réaction vive des critiques : ils ont été la proie de Saint-Loup sans le savoir ; c'est ça que les hommes ne supportent pas des homosexuels : ils se sentent transformés en

⁵ Henry de Montherlant, *Le Démon du Bien* (1937), *Romans*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1962, p. 1300.

objets sexuels ; ce qui ne prouve qu'une chose : que c'est comme ça qu'ils traitent les femmes.

amabat amare. St Augustin : livre III : « Non encore amoureux, et amoureux d'aimer, (...) je cherchais, amoureux d'aimer, un objet d'amour. (...) Aimer et être aimé m'agréait davantage ».